Notes de lecture

Jean-Guy Pilon et Jacques Godbout

Volume 9, numéro 2 (50), mars 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pilon, J.-G. & Godbout, J. (1967). Notes de lecture. *Liberté*, 9(2), 88–93.

LES BELLES IMAGES, ROMAN PAR SIMONE DE BEAUVOIR,
EDITIONS GALLIMARD, PARIS, 1966, 260 PAGES

Le dernier roman de Madame Simone de Beauvoir surprend d'abord parce qu'il est à l'opposé de tout ce qu'on a pu lire précédemment de cet auteur qui ne s'est jamais adonné au badinage. Mais après les quelques premières pages qui déroutent, on se rend compte progressivement qu'il s'agit d'un roman de la maturité, plein de subtilités et de résonances profondes que l'on avait tout d'abord appelées badinages inutiles. Madame de Beauvoir a longuement parlé de l'intelligence et du savoir, voici qu'elle parle enfin du cœur.

L'héroïne de ce roman qui vit sa vie aussi pleinement que possible, ne manque pas d'émouvoir lorsqu'on la voit aux prises d'une part avec l'éducation de sa très jeune fille, d'autre part avec son amant dont elle se détache peu à peu jusqu'à la brisure finale, enfin avec son père qui représente un idéal extraordinaire et dont elle finira aussi par s'éloigner. C'est à croire qu'elle est incapable d'amour véritable.

Femme de son temps, cette Laurence poursuit une carrière exigeante en même temps que toutes ces vies d'émotion, et on la voit peu à peu s'étioler, disparaître sous les exigences de toute nature et les problèmes délicats des autres jusqu'à n'être plus qu'une ombre d'elle-même, jusqu'à cet abattement final où elle s'ensevelit. Mais la vie a des ressources inattendues et c'est du fond de sa faiblesse qu'elle ressurgit, forte, dure et désabusée. « Pour moi, les jeux sont faits, pense-t-elle en regardant son image — un peu pâle, les traits tirés. Mais les enfants auront leur chance. Quelle chance ? elle ne le sait même pas ».

C'est ainsi que les *belles images* feront place à la détermination coûte que coûte et à la vie qui triomphe.

J.-G. P.

THE GREAT WALL OF CHINA AN ENTERTAINMENT BY JOHN
ROBERT COLOMBO, DELTA, 3476 AVENUE VENDOME, MONTREAL
\$2.00

Voilà un livre que j'ai lu d'une traite, avec une joie fébrile, découvrant, de page en page, le plaisir des mots, des faits, de la poésie, de l'écriture, de l'invention et parcourant *vraiment* le mur de Chine.

Colombo poursuit ici l'expérience qu'il avait amorcée avec *The MacKenzie poems* (Swan-Toronto) c'est-à-dire l'utilisation du poème trouvé, l'organisation poétique d'un matériau parfois politique, parfois didactique en une structure rythmique nouvelle. Il s'agit de plus qu'un collage, tout se passe comme si Colombo repossédait les textes qu'il arrange, monte, coupe, interpose. C'est une poésie de cinéma.

C'est donc une entreprise d'écriture moderne (dans son matériau), mais plus accessible au commun des lecteurs que la poésie « moderne » formaliste (lettriste, etc). Ce qui fait la richesse du travail de John Robert Colombo c'est au fond sa générosité d'âme et son sens de la justice, et le cœur heureux qu'il met à annoncer et dénoncer, à étaler et détailler, à créer autant de pierres différentes et colorées que le mur de Chine doit en contenir, à emmêler la prose et la poésie, les siennes et celles des autres, contemporaines ou de Chinoiseries deux fois millénaires... China/Colombo est à lire, pour le plaisir, pour être heureux.

J.-G. P.

CELEBRATION DU LIT, par CLAUDE AVELINE, EDITIONS ROBERT MOREL, LE JAS PAR FORCALQUIER, HAUTE PROVENCE, 1966, 60 PAGES.

Quel beau livre que celui-là, mais hélas ! trop court. Une méditation vivante sur le lit, qui commence par ces mots engageants : « *La célébration du lit, c'est la célébration de la vie* ».

Grand voyageur, Claude Aveline peut se permettre d'insérer à sa méditation la « *ronde des lits dans lesquels j'ai le plus mal dormi* ». Il s'en prend aussi un peu à la définition que Littré donne du lit : « *le meuble sur lequel on s'étend et on dort* »; Claude Aveline affirme avec raison qu'on ne dort pas sur mais dans un lit.

Un lit c'est une demeure. Une demeure pour l'enfant, pour l'adulte, pour le dormeur qui y fait naître ses rêves, pour le malade, et aussi mais combien donc, pour les amants. Il écrit à propos du garçon et de la fille qui entrent ensemble pour la première fois dans une chambre : « *Une indifférence glaciale cerne le jeune couple à travers tous les objets qui l'entourent et d'abord les vêtements qui maintiennent solitaires deux corps pourtant exaltés l'un par l'autre. La vraie chambre, la chambre et le lit enseigneront à l'amour la perfection du bonheur. Deux êtres purs et nets comme au début du monde peuvent exhaler leur brûlure vivante sans rien en perdre, car elle aura vite fait de réchauffer le linge souple et frais qui les enferme aussi tendrement qu'un ventre maternel. Tout leur est attentif, complaisant, prêt à servir leurs exigences ou leurs caprices, tantôt la lumière, tantôt l'ombre, et toujours le silence, qu'ils troublent de mots fervents ou qu'ils approfondissent d'un soupir* ».

Après avoir fait un rapide inventaire de la place du lit dans la littérature, Claude Aveline en arrive à vouloir le situer dans notre vie quotidienne. Il écrit avec combien de raison : « *Dans la maison idéale, le lit doit redevenir l'élément souverain du mobilier. Il devrait retrouver ses sculptures, ses colonnes, ses dais, ses baldaquins, ses ciels. Quand ce ne serait que pour rendre à l'usage cette autre expression merveilleuse : un ciel de lit* ».

Il était essentiel que le lit soit un des sujets de cette collection qui se donne pour but d'attirer notre attention sur les objets et les choses qui nous environnent et que nous avons tendance à ne plus voir.

J.-G. P.

PLACE D'ARMES, A PERSONNAL NARRATIVE BY SCOTT SYMONS (MCELLAND & STEWARD TORONTO, 280 PAGES, \$2.50)

On ne peut accorder, dans ce livre, l'importance à la fiction. C'est de chair vive qu'il s'agit, d'une pensée aussi, toute repliée sur elle-même,

tremblotante, malade, c'est un cri profond d'horreur devant le siècle qui s'avance. *Place d'Armes* est le livre d'un habitant de la civilisation industrielle qui débouche dans les réalités technatomiques, et qui préférerait se voir au bal, dans un costume enrubanné.

Le récit se situe — bien sûr — autour de la Place d'Armes de Montréal, entremêlant des brides du journal intime de l'auteur et de celui de son héros qui lui ressemble comme un frère siamois. L'un et l'autre ont quelques aventures passagères, mais surtout de longues conversations dans de nombreux restaurants de qualité; voilà un Canadien-Anglais qui veut prouver qu'il sait manger.

Scott Symons nous aime, nous Québécois, mais il aime surtout nos vieux meubles et tout ce qui peut être un plat vermoulu lui semble avoir un fumet épicé. Il nous demande en fait de choisir avec lui la *décadence*, l'inversion dans tous les sens, et dans les arts y compris, comme moyen d'éviter les crocs des U.S.A.

Cette *Place d'Armes* est le journal intime d'une assez curieuse maladie : la perte de l'identité, l'aliénation d'un vrai W. (C.) A.S.P. (White Canadian Anglo Saxon Protestant). Or les cris féminins du désespoir de Symons ont de quoi faire réfléchir tout Québécois : est-ce donc cette allure que nous avons, nous aussi, quand en public nous nous tordons les mains de rage parce que nous avons été dépossédés ? Si ce livre décrit notre masque, ou même s'il est une caricature de notre masque, il demeure le plus bel avertissement que l'on pouvait nous donner. Car à voir cette anguille s'agiter, même si son sort est au nôtre comparable, on se rend compte comme le refus de vivre, la peur, le repli, n'inspirent ni pitié ni sympathie. *Place d'Armes*, tout au plus, sollicite le mépris.

Il est difficile, je crois, d'accumuler en un seul livre autant de naïvetés, de lieux communs, de jugements ridicules, dans un style sans poésie, qui se voudrait comme celui de Céline, mais qui semble tout droit sorti d'un manuel de collectionneur, et en même temps sous-tendre ce livre d'autant de *sincérité*. Donc on ne fait pas oeuvre littéraire, cher Gide, avec de la sincérité, qui n'est qu'un autre bon sentiment.

Sur la couverture de *Place d'Armes* l'auteur, devant Notre-Dame, domine le square d'un regard profond; c'est hélas la seule chose qu'il domine et pour réussir cette image le photographe a dû se coucher à plat ventre dans la neige, devant Scott Symons, qui n'en demande pas moins à ceux du Québec...

Ce livre que l'auteur a voulu *shocking* l'est beaucoup moins par ses apparences physiques et ses affirmations d'emporte pièce que par la trame pourrie que nous révèle une âme sincère : comment un être intelligent et doué comme Scott Symons peut-il avoir si peur de la réalité ? Parce qu'il a été trop bien élevé peut-être, ce qui s'étale en dernière page du livre dans une biographie tapageuse qui nous en promet de belles car elle se termine sur ces mots : Future ? Stormy. Un orage de m... oui

J.G.

LE LIVRE DES BONNES HERBES, par PIERRE LIEUTAGHI,
EDITIONS ROBERT MOREL, FORCALQUIER, HAUTE PROVENCE,
1966, 600 PAGES

Il s'agit d'un répertoire et en même temps d'une évocation de tout cet univers des herbes, fines et moins fines, qui sont l'orgueil de la nature. En préface, l'auteur écrit : « Puisque je ne peux écrire pour les enfants eux-mêmes (ils n'ont nullement besoin de savoir les noms des fleurs qu'ils

reconnaissent mieux que le botaniste), j'écris en songeant à cet enfant que nous fûmes tous, allongé dans l'herbe humide, un matin de mai, et qui s'imprégnait, dans une extase paisible, du parfum d'amitié des petites plantes ».

Ce livre décrit le visage des plantes et des herbes, leurs vertus et leurs amitiés. Ainsi, on apprend que « la marjolaine des jardins et le thym favorisent la détente nerveuse », et qu'il faudrait en mêler à nos mets lorsque l'on est surmené et irritable. L'auteur énumère les qualités médicinales de certaines herbes, mais il insiste surtout sur les plantes alimentaires, aromatiques et condimentaires. Il dit où et quand il faut les cueillir, comment les reconnaître et les conserver.

En citant le proverbe provençal qui veut qu'« un puits et un pré servent à enrichir un apothicaire », il écrit : « Peut-être les vertus des plantes se sont-elles atténuées à mesure que s'estompait notre confiance en elles (je ne crois pas aux vengeances de la terre, mais à sa tristesse) et ne pouvons-nous plus espérer d'une fleur sauvage le secours qu'elle apportait à l'humble pasteur qui, en la récoltant, recueillait la clémence céleste, mais, si nous réapprenons peu à peu une vie où la fleur aura sa juste place, notre corps trouvera sève nouvelle par ses sucs et notre âme clarté nouvelle par son visage ».

A cette belle préface qui replace les herbes et les plantes dans l'univers de nos sens, succède le répertoire proprement dit (plus de 500 pages avec illustrations) et plusieurs lexiques de consultation facile.

Ce livre n'est pas uniquement destiné aux botanistes ou aux gourmets. Il s'adresse aussi à l'humaniste.

J.G.P.

INTERPRETATION VOL 1, NO 1. 1967 JANVIER-MARS 67 UNE NOUVELLE REVUE TRIMESTRIELLE

Que des psychiatres québécois entreprennent une recherche professionnelle à propos de la création et principalement la littérature, avec l'aide de philosophes, de psychologues, de linguistes, de littéraires etc. à Montréal, consciencieusement, régulièrement, sérieusement, et que les résultats de leurs recherches et discussions deviennent une revue trimestrielle dont la tenue et les articles sont passionnants... qui donc désespérait de l'intelligence au Québec ? *Interprétation*, je l'espère, rassemblera les efforts de ceux qui, dans des professions sclérosées ou plus prudentes que généreuses, avaient jusqu'ici choisis : de se taire plutôt que de tenter des travaux qui allaient faire sourire les papes du dollar.

Interprétation, soutenue par les Services de Recherches et d'Enseignement de l'Hôpital des Laurentides est la revue soeur de *L'inconscient*, publiée aux Presses Universitaires de France. Le premier numéro est consacré à la mémoire de Pierre-Guy Blanchet. Il contient :

Notes sur le symbolisme par R. Major

Pierre-Guy Blanchet est mort au moment où allait porter fruit sa rigoureuse et profonde réflexion sur le symbolisme. L'auteur souligne l'immense perte causée par ce départ et rappelle les témoignages de ceux qui ont eu le bonheur de travailler près de lui : Béla Grumberger, Paul Ricoeur et Conrad Stein, pour n'en citer que quelques-uns.

* abonnements : Service des Recherches, Hôpital des Laurentides
L'Annonciation. Cté Labelle. 4 numéros \$7.00

L'auteur expose ensuite le cheminement historique de la question du symbolisme. « Le phallus comme référence centrale nous situe d'emblée sur la voie où Freud engagea la psychanalyse », nous dit l'auteur. Le rôle organisateur, pour l'économie psychique, du phallus est étudié tout au long de l'exposé. Les effets de la fonction phallique apparaissent dans le processus de symbolisation qui ne saurait exclure qu'en incluant et dans le symbole qui ne saurait naître que d'un double mouvement de négation et d'affirmation.

Le Psychanalyste, interprète, par A. Green

L'auteur voit un leurre à considérer l'interprétation comme la révélation d'un sens en relation avec un autre sens. L'interprétation met plutôt le signifiant en relation avec un autre signifiant dans le champ de l'association. Le sens est consécutif au fait de *dire* et non pas au fait de dire *quelque chose*.

Qu'en est-il de l'analyste, interprète ? Il n'est ni traducteur ni herméneute. Il ne veille pas tant à déterrer le passé qu'à faire émerger le sens nouveau, la retrouvaille de la vérité. C'est là que son propre désir peut être subversif. L'analyste est par ailleurs conscient des formes multiples du signifiant, que l'inconscient traduit sous forme de rêves, de fantasmes, d'actes manqués, etc. Le signifiant est ainsi déjà interprétation du désir. L'interprétation de l'analyste opère comme cette interprétation du signifiant.

Quant aux limites de l'interprétation, les « variantes techniques » apportées à la cure sont à comprendre comme des formes d'approche à l'interprétation; en tant que stratégies, elles sont déjà des interprétations implicites de l'analyste. Quant au conflit entre réduction psychanalytique et ouverture philosophique ou religieuse, l'auteur, se référant à Freud, invite à « réfléchir encore sur les concepts freudiens les plus réducteurs pour découvrir en eux plus de richesse et plus de dignité ».

Le sens moral et le masochisme dans l'inceste père-fille, par J. Bigras

Jusqu'où peut aller la régression lorsque l'interdit de l'inceste est aboli ? Cette question est examinée par l'auteur, dans son étude sur les effets subis par la jeune fille à la suite d'une liaison incestueuse prolongée avec son père. A vrai dire, la régression est apparue n'avoir potentiellement aucune limite; deux jeunes filles (parmi les neuf cas étudiés) évoluèrent vers la psychose franche. L'anéantissement du père est apparu directement responsable de la chute dans la psychose.

Mais tant que pouvait durer une fixation perverse au père, ou à des substituts lorsqu'il n'était plus là, la jeune fille arrivait à conjurer le pouvoir souverain et tout-puissant de la mère imaginée comme mauvaise et destructrice.

Bien entendu, dans la situation analytique, ces jeunes filles entendaient perpétuer coûte que coûte la fixation sado-masochique perverse. Et l'auteur, à cet effet, pose les jalons théoriques susceptibles d'expliquer l'accès au sens moral ou au renoncement à la satisfaction perverse, chez de telles jeunes filles. Il semble bien qu'un retour à « l'interdit de l'inceste » soit possible, à condition que le « père-idéal » (l'analyste) soit vraiment efficace dans son rôle de représentant de la loi.

Les aventures d'Alice au pays des merveilles et ailleurs, par Claude Lagadec

Lewis Carroll, ce pasteur mathématicien de l'époque victorienne, a inventé un personnage dont les aventures ont enchanté notre enfance, et qui posait certaines questions curieuses, comme par exemple : qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est un rêve ? Alice subit des transformations, effectue des passages, de la réalité au rêve et du rêve à la réalité, passages qui nous suggèrent une certaine conception possible du réel et du rêvé.

Le complexe d'oedipe, compte-rendu d'une série de conférences données par Conrad Stein, par E. Rajotte

Dans ses conférences, Conrad Stein aborde le complexe d'Oedipe dans ses généralités. Les voeux oedipiens, leur déguisement dans la résistance, le transfert et la levée de la résistance sous l'effet de la parole de l'analyste constituent les éléments essentiels qui apparaissent dans la situation analytique. L'auteur replace ensuite ces quatre thèmes dans la problématique de la séduction qui en fait l'unité.

Une séquence d'analyse est ensuite rapportée avec les seuls commentaires qui se sont présentés à l'esprit de l'analyste durant les séances. L'élaboration du contenu des séances est faite dans une double perspective : une analyse en détail de la résistance, puis une étude de l'effet de la parole de l'analyste dans ses deux aspects, parole imaginée par la patiente et parole effectivement prononcée. L'économie de la configuration oedipienne est abordée de même que la question de son commencement.

En définitive dans la situation analytique, la parole attendue est une répétition d'une parole attribuée au père, non pas en tant qu'elle peut être historiquement vérifiée, mais bien en tant que répétition d'une parole originelle mythique. Cette parole, chaque fois première dans la situation analytique, répétition d'une parole mythique, est le moyen par lequel le patient accède lui-même au pouvoir de la parole.

J.G.